



LE

# ROMAN D'UN CRIME

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER

Les tons rosés de l'aurore se perdaient sur les coteaux verts en une grande clarté plus lumineuse et plus dorée ; les buées matinales flottaient le long des champs ; la petite rivière murmurait dans les herbes ; le soleil montait dans l'azur, les coqs se répondaient au loin ; et, se promenant tout rêveur à travers les allées de son jardin, le brave père Fortier allait de ses salades à ses lilas, de ses pêchers à sa tonnelle.

Il retroussait de ses deux mains croisées, les pans de son petit paletot de gros drap, et penchait le front en avant, dans l'attitude d'un homme qui songe. Sa bonne vieille figure, à l'expression calme et honnête, laissait percer en ce moment une impression profonde de tristesse, de découragement et de regret aussi. Il balançait, par instants, sa tête toute blanche, avec le geste soucieux, visiblement lassé, de l'homme qui se trouve en présence d'une grave difficulté à vaincre ou d'un malheur à éviter.

Le jardin n'était pas très grand, mais il s'étendait comme un joli tapis, s'épanouissait comme un riant bouquet de branches et de feuillages, de verdure et de fleurs. Les petites corolles blanches des fraisiers en bordures s'ouvraient le long des carrés où montaient les pois en rannées, où se tassaient les têtes blondissantes des laitues et les gros cœurs pommes des choux, où se balançaient aux souffles du matin les tiges hautes et légères des carottes et des asperges, avec leur dentelle de verdure se déroulant en panaches, s'étalant en éventails. Dans le fond, la maison, pas bien grande, mais d'aspect honnête, paisible, et souriant aussi, disparaissait presque sous les festons grimpants, les spirales capricieuses, les enroulements gracieux des chèvrepenilles et des jasmins, des rosières et des vignes folles, qui en tapissaient la façade, encadraient coquettement les croisées, et, pour avoir encore plus de soleil, grimpaient tout en haut du pignon.

— Oh ! voilà tant d'années tranquilles, d'année heureuses, que nous passons ici ! se disait tristement le brave homme. Et maintenant la vieillesse me tient, les forces à grand train s'en vont, la mort viendra bientôt. . . . C'est moi qui, probablement partirai le premier, et, certes, il sera temps. A soixante treize ans finis, chaque jours passé, cahin-caha, vous pousse droit au cimetière. Et ma pauvre chère vieille ma bonne Rose, que deviendra-t-elle après moi ! Je lui laisserai bien tout cela ; ce verger que j'ai planté,